

Ces sujets inépuisables

Jacques Godbout

Volume 2, numéro 1 (7), janvier–février 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59698ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godbout, J. (1960). Ces sujets inépuisables. *Liberté*, 2(1), 63–65.

Ces sujets inépuisables

I

La bourgeoisie s'attachant à l'art abstrait, j'avais posé une question que je qualifiais d'éternelle comme notre mère la sainte église: après le non-figuratif, quoi? Plusieurs l'ont reprise avec un pli au front, soucieux de préférence. Mais c'était une mauvaise question et je la regrette: il n'importe pas en effet de savoir ce que "l'avenir nous réserve".

L'avenir ne peut nous réserver d'énormes surprises picturales qui n'aient été amorcées dans ce siècle; ce qui importe, c'est qu'une peinture soit bonne, puissante, belle, qu'elle attire surtout un homme autre que celui qui l'a faite.

Si Clavé, tout décoratif qu'il est, ou Carzou, ou Beaulieu ou Pellan nous livrent de bons tableaux, il n'est aucun anathème que nous puissions leur jeter. Si Maltais, Jasmin, Bellefleur ou Mead nous offrent des couleurs, nous n'avons rien à leur refuser et encore moins à leur demander comment peindront leurs petits-enfants.

Il faut qu'une peinture soit aimée. Aimée, un point, c'est tout. Et l'amour est possible à tous les échelons. Que nos enfants dessinent des trains ou des lignes, des chevaux ou des cercles pourvu que l'art, seule religion qui résiste à la logique, glisse lentement dans nos moeurs, teinte notre sang.

Ainsi les épicereries offrent-elles des tableaux-primés? Cela n'est pas aussi mauvais signe que l'on voudrait le croire. La bourgeoisie décore-t-elle ses salons de toiles non figuratives? C'est preuve que la bourgeoisie n'a pas toujours tort ou mauvais goût. Elle n'achète que des reproductions? Il faut lui offrir des toiles à meilleur marché. Encadre-t-elle des cartes postales? Il faut exposer au coin des rues;

"Il n'y a plus de bourgeois depuis que le bourgeois — ce qui prouve sa bonne volonté à devenir artistique — se sert lui-même de cette injure. En second lieu le bourgeois — puisque bourgeois il y a — est fort respectable; car il faut plaire à ceux aux frais de qui l'on veut vivre. Et enfin, il y a tant de bourgeois parmi les artistes qu'il vaut mieux, en somme, supprimer ce qui ne caractérise aucun vice particulier de caste, puisqu'il peut s'appliquer également aux

uns, qui ne demandent pas mieux que de ne plus le mériter, et aux autres, qui ne se sont jamais doutés qu'ils en étaient dignes..."¹

Une peinture à la mode n'est pas nécessairement une peinture condamnée, une croûte sans valeur. C'est tout simplement une peinture dont il sera plus difficile de juger, étant donné la ferveur, le nombre des tableaux à envahir les galeries, et les nombreux peintres à la remorque du courant.

Après le non-figuratif, quoi? Mais de la peinture, encore, toujours, tout simplement de la peinture qui vivra. Si elle est aimée.

II

Françoise Bujold, cheveux noirs, inquiète, l'oeil vif, n'a cessé de travailler depuis quelques années, tantôt à des poèmes, tantôt à des dessins. Les éditions Goglin, qu'elle dirige, nous offrent en ce moment deux de ces recueils que l'on est toujours heureux de posséder en bibliothèque — car il en va des objets comme des personnes, et le livre d'art en luxueuse édition est un plaisir pour lequel même le puritain ne saurait accumuler de remords.

*L'île endormie*² est un livre d'enfant pour adultes. Les enfants du centre d'art de Percé ont, en effet, illustré un conte de Françoise Bujold qui n'avait d'autre prétention que de se laisser illustrer. C'est peut-être là, d'ailleurs, le seul défaut du recueil: l'auteur aurait dû reprendre son conte, tricher et ordonner les dessins d'une autre manière. Mais je ne reprocherai jamais à un livre d'être sincère, et celui-ci l'est, non plus qu'à des dessins d'être frais, et ceux de *L'île endormie* le sont.

Certains diront que les enfants ont beaucoup trop exposé ces dernières années et que l'on a tellement soupiré devant leur talent qu'il est temps de renvoyer tout ce papier aux maternelles. Ils ont raison. Mais les dessins de *L'île endormie* nous permettent de replacer leur art de voir et de transformer dans de justes perspectives; cette suite de linographies en couleur sur un même thème, les rêves de Giroflé, taillées par des enfants de cinq à douze ans est à la fois saine et encourageante: il n'est aucune différence profonde entre le style d'un enfant des villes et celui d'un enfant des champs; il semble même que jusqu'à un certain âge, malgré les communions premières ou solennelles, l'enfant reste fraîchement maladroit et que l'adulte qui voudrait l'imiter ne saurait qu'être grossier.

¹ Disait Baudelaire il y a plus de cent ans.

² *L'île endormie*, aux éditions Goglin, \$25.

Quant à l'autre ouvrage des éditions Goglin, disons tout de suite sa perfection technique, son souci de la belle présentation, et surtout ce fini de l'ouvrage artisanal qui ne se retrouve que peu souvent même lorsqu'il s'agit de tirages limités. *SEPT EAUX-FORTES*,³ quatre artistes.

L'eau-forte est une façon de s'exprimer aussi riche que le cuivre qu'il faut graver. Et les quatre graveurs l'ont compris.

MARIE-ANASTASIE: que l'on songe aux très beaux dessins de Braque, mais avec infiniment plus de douceur, ou à du Manessier lavé par la mer.

JANINE LEROUX-GUILLAUME: le noir et blanc est ingrat, mais ces lignes devraient illustrer des contes de fées.

FRANÇOISE BUJOLD: des "matins de paille" qui sont de délicates touches. On pense au détail d'un rocher, ou d'un morceau d'écorce et pourtant cela tient dans l'air.

RICHARD LACROIX: Beaucoup de facilité. Non pas que la facilité soit mauvaise en soi, mais il était inutile de donner à ce *coq* l'aspect brouillon qu'il a; par contre le *bateau fantôme* est dans la meilleure veine surréelle, celle qu'a empruntée Wifredo Lam.

Lacroix nous offre trois eaux-fortes, mais ce sont aussi trois styles dont aucun n'est encore *le sien*.

Nous n'avons pas, ici, l'espace nécessaire pour parler des nombreuses expositions que nous présentent Musée et galeries. C'est d'ailleurs au médium immédiat, le journal, qu'incombe cette tâche ou ce plaisir. Mais qu'on nous permette de déplorer le fait que les critiques prennent de plus en plus goût au vocabulaire et perdent celui de l'art pictural.

Il nous reste à souhaiter que les peintres trouvent leurs poètes et que ces derniers aient la seule et unique responsabilité de pages artistiques dignes de ce nom.

Jacques GODBOUT

³ SEPT EAUX-FORTES, aux éditions Goglin, \$40.